

XYZ. La revue de la nouvelle

La chair

Maude Poissant



Numéro 115, automne 2013

Trou : des textes dans lesquels on tombe

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poissant, M. (2013). La chair. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 39–44.

La chair

Maude Poissant

*P*AS d'échappatoire pour la chair née d'immondices.

En plein cœur de la nuit, nous avons réussi à quitter notre couche sans être vus des parents. La mère traînait sur le plancher de la cabane constituée d'une seule pièce, près de la porte d'entrée entrouverte, la culotte baignant dans un rond de pisse sur le point de se transformer en glace. Dans le sommeil, sa mâchoire bleuie par le père pendait et laissait entrevoir ses gencives. Le père, assis près du poêle éteint, s'était encore assoupi la gourde entre les jambes et le menton enfoncé dans la paume ; le lendemain, comme toujours, une douleur au poignet l'empêcherait de travailler durant trois journées. Le Vieux seul avait ouvert un œil. La mère lui avait encore attaché un pied au barreau pour l'empêcher de se soulager ailleurs que dans les guenilles sales qu'elle lui coinçait entre les cuisses. Son larynx amputé l'empêchait de parler. Il avait tenté un avertissement — Frédo et moi, sur le qui-vive, nous étions retournés —, mais comme à l'habitude, il s'était étouffé dans sa salive visqueuse sans réussir à émettre de son véritable. Nous nous étions énervés pour rien : bien imbibés, ce père et cette mère qu'on nous avait trouvés n'avaient pas l'habitude de se réveiller aisément. Frédo avait encore la joue droite tuméfiée par la grande main du père. Je n'avais pas vu le vrai visage de Frédo depuis notre arrivée ici ; le père s'occupait de lui garder la face couleur de chair crue.

Qui cherche à revêtir ses rêves finira étouffé dans son propre cocon.

— Attends Béa, je vais lui prendre sa vareuse. On pourra s'en servir comme couverture.

Frédo avait retiré le manteau sur le dos du Vieux qui s'était mis à grelotter, puis l'avait enfilé. Le bas de la vareuse traînait 39

par terre, mais Frédo se tenait droit et beau, fier. Pareil au personnage de notre livre *Au nord, capitaine*, emprunté lors de notre unique visite du bibliobus au village et jamais rendu. Un livre de naufrages, de grands froids, de batailles superbes et de chevaux. Un trésor conservé à l'abri des yeux barbares des parents et du Vieux pendant deux mois, dans l'oreiller de Frédo. Un livre lu et relu après les grandes raclées. Disparu dans les mains du père un soir de décembre. Transformé en combustible pour l'embrasement d'un maigre tas de feuilles mortes et de branches d'épinette encore enneigées.

Nous sortîmes dans la nuit de janvier. Les bois, autour, grouillaient de mille bruits. Une chouette s'envola près de nous. Les coyotes lançaient leurs longs hurlements. On entendait le grondement d'un train de marchandises au loin. À la lueur d'une petite torche improvisée par Frédo, nous dégageâmes nos paquets de derrière le gros cèdre. Ils étaient intacts. Des quignons de pain rassis patiemment accumulés au fond de nos couvertures, un cruchon d'eau et un paquet d'allumettes.

— Donne-moi ton sac, Béa, j'suis capable d'en prendre deux. Attrape un bâton, pour t'aider à marcher. T'es prête ?

— Oui, Frédo. C'est le temps de vivre notre vie inventée.

Il fallait d'abord marcher vers le village. Frôler les demeures, les arbres, les dépendances, pour me permettre de m'y appuyer. Ne pas se faire voir. Atteindre l'écurie des Latreille ; ils étaient absents tout l'hiver. Utiliser la clé dérobée par Frédo à leur engagé. Entrer. Respirer les odeurs d'éclisses de bois et d'excréments de cheval, une puanteur plus douce que celle de notre cabane.

À l'intérieur, les chevaux nous devinaient, soufflaient, s'énervaient.

— La lumière est au fond, Béa. On doit traverser l'écurie dans le noir.

Appuyée sur le bras de Frédo, j'avancais sans voir, mais sans crainte. Nous avions choisi une autre existence maintenant ; la peur, la faim et les coups n'en feraient plus partie. Près des stalles des pur-sang, Frédo alluma. Il se mit à

fredonner les détails de notre plan aux bêtes, dans l'espoir de les rassurer. Nous cherchâmes les selles, en vain.

— Il va falloir monter à cru, Béa. Tu veux qu'on monte ensemble ?

— Non. Je vais être capable. Je veux celui-là, le grand aux longues pattes. C'est le plus beau. Et le plus haut.

Mon bon Frédo installa une bassine de métal retournée à côté du cheval.

— Viens, Béa, je vais t'aider. Tiens. Ici. Place ton pied, appuie tes mains sur mes épaules. Vas-y ! Ça va ? Attends, je vais replacer ta jambe.

Cela avait été planifié ainsi : je ne serais plus infirme, je serais haute et belle sur ma monture, portée par des pattes musclées et puissantes. Je serais la reine de notre fable, je serais Mary Read, Jeanne d'Arc, Calamity Jane. Frédo serait capitaine.

Il fallait sortir de l'écurie en trombe, dans un grand hennissement, donner à notre vie nouvelle un ton de combat et de victoire. Frédo plaça les bagages, puis je commandai un galop, comme il me l'avait appris, en donnant de petits coups de talons sur les flancs arrondis des chevaux.

Cherche la guerre, tu la trouveras.

Surpris par la violence de mes coups — et par le fait que mon pied droit n'avait aucune force — mon cheval avança en hennissant, comme prévu, mais il partit vers la gauche et se cabra, labourant le vide avant de se ruer dehors.

— Frédo !

— Béa !

Je faillis m'assommer le crâne au cadre de la grande porte et gardai mon équilibre en enfonçant mes ongles dans le cou du pur-sang pour ne pas me fracasser le corps sur le sol. J'eus peur, véritablement, une peur chaude, cette fois, qui s'agrippait dans mon ventre loin de toutes celles ressenties à la cabane, avec lesquelles j'avais appris à respirer. Cela me fit du bien. Je me sentais maintenant prête pour de nouveaux effrois. Prête pour la guerre.

— Ça va, Frédo. On continue. Il faut y aller. On a seulement quelques heures pour traverser la forêt et arriver au lac. Si on passe l'aube, les chasseurs de caribous et leurs chiens vont nous trouver.

— Et ta jambe ?

— Ça va.

— Tu es comme tu voulais, Béa. Grande et belle. Tu vas voir, tout va changer maintenant. On sera enfin orphelins.

Méfie-toi du blanc, il peut toujours porter des salissures.

Près de nous, les épinettes se mirent à se balancer de plus en plus fort. Le vent sifflait haut.

— Ça sent la tempête, Béa.

— Ça sent l'air pur, Frédo. Ça sent la vie ! On arrive bientôt au sentier ?

— Oui, il me semble, oui.

Les flocons frôlaient nos joues.

Frédo ralentit, tira la langue pour en capturer quelques-uns.

Nous avançons toujours. Les sabots émettaient un claquement sec et régulier. Ma jambe volait sur le flanc du pursang, légère, sans douleur, presque normale. Passé les lueurs du village, nous ne voyions plus grand-chose. Les bêtes devenaient nerveuses, nous nous mîmes au trot. Nos yeux à nous — qui étions jetés dehors par les parents à toute occasion — étaient complices de l'obscurité. Toutefois, Frédo souleva sa torche au-dessus de sa tête, pour apaiser les chevaux. Le temps m'inquiétait. Il fallait absolument traverser le lac aux Ours avant l'aube. Et cette tempête qui s'annonçait...

Le sentier de la Loutre, inutilisé depuis la fermeture de la pourvoirie, avait rétréci de moitié et laissé s'installer un fouillis d'aubépines.

— Qu'est-ce qu'on fait, Frédo ?

— On y va. C'est la seule façon d'arriver au quai à temps. Tu vas être capable ?

— Oui.

Il me précéda.

Les bras enroulés autour du cou de mon pur-sang, je m'étais allongée sur son corps chaud. La neige s'accumulait sur moi. La vareuse de Frédo disparaissait sous une couche de blanc. Je priais pour que le chemin s'élargisse bientôt. Il ne fallait surtout pas être vus ; on nous ramènerait aussitôt à la cabane, et c'en serait fini de nos vies rêvées. Les longues aiguilles des aubépines me tailladaient les bras et les jambes, perçaient les flancs des bêtes qui se couvraient lentement de sang. Une louve hurla au loin. Le son résonna en moi, me rappela les colères du père. Je frissonnai.

Nous étions dans cette étroite route depuis une heure lorsque le vent se mit à siffler beaucoup plus violemment. On aurait dit qu'il descendait sur nous à la verticale, puissant. Les branches s'agitaient tout autour comme les bras trop longs d'épouvantails enragés. La neige durcissait. Devenait grêlons. Égratignait nos tempes. Agaçait les pur-sang, qui devenaient plus fébriles, tournaient la tête de gauche à droite, montraient les dents. On ne s'entendait plus. Il fallait crier.

— Béa !

— Tout va bien, Frédo. T'inquiète pas. On continue. On en a encore pour longtemps ?

— Je sais plus.

Le sang appelle toujours le sang.

Il y eut d'abord cette lueur. Puis cette autre. Et cette autre encore. Une meute de lueurs sournoises. Il y eut les chevaux arrêtés net dans leur marche, empêchés de reculer, de se retourner ou de rebrousser chemin par l'étroitesse du sentier.

Puis il y eut ces gueules ouvertes et grognantes enfoncées dans leurs cous. Des gouttes de sang mêlées aux flocons, au vent, de la chair rouge en lambeaux sur la neige, les cris, les plaintes et les mugissements les plus terribles que nous n'ayons jamais entendus.

Il y eut mon Frédo, par terre.

— Béa !

Un sabot fou sur sa cuisse.

— Béa !

Dans sa main ouverte.

— Béa !

Sur son autre cuisse.

— Béaaaaa !

Après je ne sais plus. Je suis tombée aussi. Frédo gisait au milieu du sentier. Mon cheval continuait de se débattre. Habituee de ramper à cause de ma jambe, je pus m'éloigner vite.

Nous avons longtemps entendu les claquements de langue des loups. Ils ont vidé nos chevaux en poussant de longs grognements satisfaits. La tempête s'est calmée. Je regardais l'aube venir, me répétant sans grande conviction qu'il y aurait suffisamment de chair sur les chevaux pour satisfaire la meute. Affalé sur le côté, mon cheval soufflait une fumée tiède près de la neige, la tête relevée comme pour observer la scène, l'œil vitreux, résigné. Un rond de sang pourpre s'élargissait lentement sous lui. Ses sabots tentaient de faibles mouvements dans le vide, chaque fois qu'un morceau de chair lui était arraché. À un moment, il déposa sa tête. Je devinais le cheval de Frédo en train de subir le même sort, plus loin.

Dès l'aube, on entendit les premiers sons des fusils. Les loups grappillèrent encore quelques morceaux, puis, à mon grand soulagement, s'éloignèrent. J'attendis un peu, puis me traînai jusqu'à Frédo. Couché en boule, il semblait dormir. La neige autour de lui était trop imbibée de sang pour annoncer quoi que ce soit de bon.

— Frédo. Frédo !

La peau de son visage était translucide, froide comme aux matins glacés dans la cabane. Mais il respirait.

Cela me prit du temps, mais je réussis à le tirer jusqu'à mon cheval. J'approchai mon Frédo du ventre béant de la bête, puis le poussai tant bien que mal au chaud, dans la chair grugée par les loups. Nous restâmes ainsi, main dans la main,

44 jusqu'à ce que les chasseurs nous trouvent.